Ami du Clergé du 16 septembre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XLVII. 14e Dimanche après la Pentecôte : Nous avons besoin de Dieu, 297.
Notre-Dame de toute l'année. — « Les N.-D. de Septembre » : I. La Nativité : La toute-pure, 298. — II. Le Saint Nom de Marie : Belle et Puissante, 300. — III. N.-D. des Sept-Douleurs : Les larmes d'une Mère, 301. — IV. N.-D. de la Merci : Rachetée et Corédemptrice, 302.
En lisant. — L'Islam et la Sainte Vierge, 304.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XLVII

14e Dimanche après la Pentecôte

NOUS AVONS BESOIN DE DIEU

Gardez, s'il vous plaît, Seigneur, votre Eglise
avec une bienveillance perpétuelle
et, puisque sans vous notre humanité périssable ne peut que succomber,
arrachez-nous au danger
et dirigez-nous vers le salut.

L'Eglise de Dieu ne se lasse pas de nous rappeles les deux vérités qui sont comme les deux pôles de notre vie spirituelle : notre faiblesse et la force du Tout-Puissant. L'humanité rachetée par le Christ et, par lui consacrée à Dieu, ne peut vivre que sous sa protection. Appelons-la donc à notre secours, afin qu'il nous arrache au danger et qu'il dirige notre marche vers lui. Deux pensées qui rendront plus instante notre prière collective.

I. — *Notre besoin de protection*

1° Ce besoin, nous ne le sentons pas assez, faute d'avoir de notre faiblesse la claire conscience. L'homme a fait preuve de tant d'intelligence et de force au cours de ce demi-siècle de progrès scientifiques et techniques, qu'il a bien du mal à mesurer son insuffisance foncière.

Pourtant, réfléchissons : nous avons, en partie, maîtrisé la nature, c'est vrai. Mais quel usage avons-nous fait de notre puissance **toute matérielle** ? En sommes-nous devenus meilleurs et plus heureux ? Ne voyons-nous pas que jamais, peut-être, il ne se commit plus de crimes, des crimes savants, certes, mais d'autant plus atroces. Nous sortons à peine d'un cauchemar. Et voici qu'un autre cent fois plus affolant nous tient dans la crainte. Demain, la puissance atomique ne va-t-elle pas détruire la planète ? est-ce là le fruit de cette puissance dont l'homme est si fier ?

Pourquoi cette formidable maîtrise de l'homme sur la nature a-t-elle fait régner sur terre la souffrance et la terreur ? Parce qu'**elle est tombée en de mauvaises mains.** Parce que **le progrès moral n'a pas été de pair avec le progrès matériel.**

2° Nous touchons ici au mystère de notre nature. Admirablement douée par le Créateur, d'une perfection quasi-angélique, mais nature déchue. Cette parole est dure et les hommes n'aiment pas l'entendre. Pourtant c'est une vérité foncière, sans laquelle on ne comprend rien à notre destinée, rien à l'histoire. Adam a péché et nous sommes tous solidaires de sa révolte. Pour avoir voulu s'égaler à Dieu (déjà !) notre premier père a rompu l'équilibre que la bienveillance divine avait maintenu par la grâce première entre les deux composants de notre machine : le corps et l'âme. L'orgueil insensé d'Adam, loin d'en faire de nous des dieux, en a fait des bêtes les plus lubriques, les plus cruelles de toutes.

3° Sans doute, Jésus est venu nous rendre cette grâce souverainement équilibrante. Mais le baptême, en nous rendant l'intimité avec Dieu, ne nous a pas rendu l'équilibre **tout fait** dont jouissait nos premiers parents au Paradis terrestre. Il n'a pas mis fin à la guerre qui se livre en chacun de nous entre le corps et l'âme. Nous pouvons, la grâce aidant, faire prévaloir l'esprit sur la chair, mais c'est à la condition d'une lutte acharnée qui fasse de nous les libres collaborateurs de Dieu. La la formule de l'homme nouveau c'est : ni nous sans Dieu, ni Dieu sans nous.

Voyez les saints : parce qu'ils ont collaboré filialement avec la grâce ils ont maté la chair, ils l'ont soumise à l'âme dans la pureté, et soumis l'âme à Dieu dans l'obéissance et l'humilité. Mais c'est précisément ce que l'homme moderne ne veut pas. Il refuse de s'incliner devant Dieu. **Il ne croit plus à Dieu,** tant s'en faut qu'il soit persuadé du besoin qu'il a de lui pour atteindre la perfection de sa nature. De là, le débordement des vices et cet affreux mensonge de tant d'écrivains qui « appellent bien le mal et mal le bien ». Ils ont rétabli le règne de la chair comme aux plus mauvais jours du paganisme. Si un seul des commandements du Décalogue saute, c'est tout le Décalogue qui saute. Ce n'est plus la loi d'amour qui règne, mais la loi du plus fort, avec tout ce qu'elle déchaîne de cruautés, tout ce qu'elle sème de haines et de douleurs.

Voilà pourquoi l'Eglise nous rappelle que « sans Dieu, l'humanité périssable ne peut que succomber ». Vous en avez fait la douloureuse expérience. Quand vous avez prié et communié, vous avez maîtrisé vos passions, vous avez maintenu l'équilibre en vous et entre vous et Dieu. Mais si votre imprudence a tenté Dieu, si votre négligence vous a privés de son secours, vous avez succombé à la tentation.

4° L'histoire de l'Eglise est là pour vous faire toucher du doigt le besoin qu'a l'humanité d'un secours divin de tous les instants. Les ennemis de cette Eglise triomphent en feuilletant ses annales, où sont enregistrées les défaillances de ses ministres. Elle a connu de sombres périodes, où le célibat ecclésiastique était violé, où de puissants condottieri italiens se disputaient la tiare. Qu'en conclure ? Que l'Eglise n'a rien de divin ? Bien au contraire. Le **divin est incarné** dans l'Eglise. Si l'Esprit-Saint n'intervenait pas pour la garder, ses membres, livrés à leurs seules ressources, auraient tôt fait de compromettre et sa sainteté et la vérité divine.

Il y a longtemps qu'elle se serait écroulée sous le poids de nos erreurs et de nos fautes. Les scandales, dans l'Eglise, sont peut-être la meilleure preuve de sa divinité, puisqu'en dépit de sa faiblesse humaine, « les portes de l'enfer n'ont jamais prévalu contre elle ».

L'Esprit-Saint a suscité un sursaut de la hiérarchie, l'intervention d'un grand saint, et la vérité, un instant menacée, a retrouvé tout son éclat, la sainteté a de nouveau refleuri. Le sens

plein de notre collecte est donc de demander à Dieu de garder son Eglise, et nous en elle.

II. — *Les modalités de l'assistance divine*

Notre oraison les distingue nettement : **a)** Arrachez-nous au danger ; **b)** dirigez-nous vers le Ciel.

1. — **Arrachez-nous au danger.** Le danger, ce n'est pas la poliomyélite, ni la bombe atomique. C'est de lâcher la main de Dieu qui, seule, dans le domaine de la vie morale, peut nous retenir dans nos chutes et nous guider vers le Ciel. Danger de présomption et de négligence.

— a) **Présomption.** Ceux qui s'en remettent à eux-mêmes du soin de leur salut, Dieu les abandonne à leur suffisance qui n'est qu'insuffisance. « Tu veux marcher tout seul ? Marche ! La chute n'est pas loin... » Et quand elle est venue, l'Eternel applique au présomptueux la complainte d'Isaïe sur le roi de Babylone :

Comment ! te voilà déchu des cieux,
Astre des cieux, fils de l'aurore !...
Tu te disais : j'escaladerai les cieux ;
Au-dessus des étoiles j'établirai mon trône
...Je deviendrai l'égal du Très-Haut, —
Eh bien ! te voilà précipité au séjour des morts.
Tout au fond du trou !... (Is., XIV, 12-25).

— b) **Négligence.** Ce n'est pas un moindre danger que cette négligence du chrétien qui s'endort sur l'acquit et, comme les vierges folles, s'abandonne à sa pieuse somnolence, en laissant brûler et charbonner la mèche d'une lampe où baisse l'huile. On ne nie pas délibérément la nécessité du secours de Dieu. Mais on agit comme si l'on pouvait s'en dispenser. **On ne prie plus.** On ne se méfie plus du démon qui « rôde comme un lion cherchant pâture ». Alors, vienne un coup de vent, on chavire. Veille au grain, pilote endormi ! « Veillez et priez », dit Jésus. « Celui qui persévérera (dans la prière) jusqu'à la fin, **celui-là seul sera sauvé** ». Il n'y a pas d'âge qui sauvegarde automatiquement de la chute.

C'est contre ce double danger qu'il faut mobiliser le Seigneur. « Sauvez-nous, nous périssons ». Voilà la prière qu'il faut faire avec l'Eglise en ce jour. Et c'est celle que Jésus lui-même nous apprit : « ne nous laissez pas tomber dans la tentation. »

2. — **Dirigez-nous vers le Ciel.** Pour nous tenir en haleine, Dieu nous donne l'Espérance. Nous devons avoir toujours sous les yeux le but resplendissant qui nous est proposé. Mais nous savons bien que c'est Dieu qui nous le fait atteindre. Notre effort humble autant que loyal repose sur son aide efficace, sur sa direction infaillible.

Comment nous l'assure-t-il ? Sans doute, il y a la **grâce intérieure,** ce je ne sais quoi qui nous presse au dedans, murmure de l'Esprit, souffle favorable de la brise qui gonfle notre voile au moment où la barque ralentit dangereusement sa navigation. A chacun d'éprouver l'efficace de cette « direction » si douce et si forte.

Mais nous ne sommes pas seuls à voguer vers le port. Nous sommes embarqués dans la barque de Pierre. C'est par Pierre surtout, c.-à-d. par la hiérarchie que Dieu nous arrache au danger et nous guide vers lui. Pierre veille et nous guide par sa parole autorisée. Qu'il s'agisse d'un danger qui menace notre foi : erreur qui s'insinue dans l'Eglise et que l'Eglise dénonce et condamne, publication délétère ; l'Eglise les condamne. Qu'il s'agisse de telle société apparemment inoffensive, de tel mouvement qui séduit notre ardeur d'apostolat, aussitôt c'est Pie X qui condamne le « Sillon », C'est Pie XI qui condamne l' « Action française », c'est Pie XII qui signale telle outrance de la science contemporaine sortant de son domaine.

Mais à cette direction toute négative, il faut ajouter la positive. Léon XIII multiplie les encycliques sur le Rosaire. S. Pie X ouvre à tous, même aux tout-petits, l'accès à la communion fréquente et quotidienne. Et tous, de Léon XIII à Pie XII organisent notre apostolat social, forme de charité bien contemporaine et qui s'impose au chrétien conscient de l'urgence de la loi d'amour (Caritas urget).

Au degré immédiatement en dessous, que d'utiles avis vous recevez de votre évêque, de votre curé, et qui vous tracent la voie du ciel dans la pratique d'une religion sincère, à la fois intérieure et agissante !

* *

Voilà comment Dieu nous arrache au danger et nous guide vers le Ciel. Avouez que ceux qui le manquent, c'est qu'ils l'ont bien voulu. Ce n'est pas Dieu qui leur a manqué : c'est eux qui ont manqué à Dieu. Courage donc ! Tenons le juste milieu entre la présomption et le désespoir. Méfions-nous de nous, non pas pour céder au découragement, mais pour faire place à une invincible confiance en notre Sauveur et en sa divine Mère, notre douce avocate. « Celui qui prie se sauve ». Surtout quand il prie **avec l'Eglise.** Car à celui-là, qui s'unit efficacement à lui, Dieu n'a rien à refuser. Répétons donc tous et de tout cœur la prière que le prêtre à l'autel vient de chanter en notre nom à tous : « Gardez, Seigneur, votre Eglise, etc... »

NOTRE-DAME DE TOUTE L'ANNEE

Les Notre-Dame de Septembre

I

LA NATIVITÉ
(8 septembre)

La Toute-Pure

Nous venons de lire, à l'évangile de la messe, la généalogie de Notre-Seigneur selon S. Matthieu, que nous retrouvons aussi à d'autres fêtes. Les Juifs tenaient plus que nous à conserver leur généalogie. C'était pour eux comme une pièce d'identité qui leur assurait certains droits. Il faut avouer que, pour nous, aujourd'hui, à première vue, cette lecture ne représente guère qu'une « sèche énumération qu'on croirait empruntée à un notaire » (Bessières, p. 27).

Et pourtant, comme l'enseigne S. Paul, « tout ce qui a été écrit » dans les livres inspirés l'a été « pour notre instruction et notre édification ». Parmi toutes ces questions que posent ces généalogies, les intentions qui les ont motivées, les réflexions qu'elles suggèrent, arrêtons-nous au contraste qui surgit tout de suite entre les **ancêtres** de N.-S. et **sa Mère,** sur laquelle s'arrête l'énumération de S. Matthieu : « Marie, de qui est né Jésus, qui est appelé le Christ ». Ce sera mettre en relief, sur les ombres du passé, la très pure figure de la T. S. Vierge.

I. — *Les ancêtres de Jésus*

Parmi ces ancêtres bornons-nous au souvenir de ces quelques femmes dont l'évangile évoque les

noms. Déjà cela peut paraître étrange : il n'était pas d'usage de faire mention des femmes dans les généalogies. Et le plus étrange, c'est que ces femmes, pour la plupart, ont laissé un souvenir peu glorieux dans l'histoire. S. Jérôme le notait déjà : S. Matthieu n'omet pas de mentionner celles qui nous donnent le plus à rougir. Et pourtant on compte aussi de saintes femmes dans l'ascendance du Christ.

Entre autres raisons, et d'abord celle de la vérité, il y a sans doute celle de nous montrer le contraste entre ces aïeules éloignées de N.-S. et la divine Mère. Il apparaît mieux combien Dieu a pris soin de la préparer à sa vocation, d'en faire une « digne Mère de Dieu ». **Fecit mihi magna qui potens est.**

Voici **Rahab,** « la courtisane », ainsi que l'appellent, après le livre de Josué, et S. Paul et S. Jacques. Sans doute Josué voulut qu'elle eut la vie sauve, parce qu'elle avait caché ses envoyés lors de la prise de Jéricho. Mais enfin, c'était une fille publique.

Voici **Ruth,** la Moabite, c.-à-d. l'étrangère, la païenne, l'adoratrice des faux dieux. Certes nous pouvons dire, nous inspirant d'un mot de Tertullien, que c'était une âme naturellement monothéiste, adoratrice du seul vrai Dieu et que par elle Dieu annonçait déjà l'universalité de la rédemption. Il n'empêche qu'elle fut l'adepte des faux dieux.

Voici, plus tristement connue encore, celle que S. Matthieu appelle « **la femme d'Urie** », comme s'il hésitait à écrire le nom tristement célèbre de Bethsabée. Sans doute c'est David qui fut à l'origine de ses fautes, mais cela n'excuse pas pour autant le péché de Bethsabée.

Si donc, dans la lignée qui aboutira à Jésus, il y a des gloires à commencer par Abraham le patriarche à la foi admirable, il y a aussi des ombres : la courtisane, l'idolâtre, l'adultère.

S. Matthieu devait à la vérité de ne pas dissimuler ces tares, de ne pas inventer des origines fantaisistes au Christ. Et ces fautes des lointains ancêtres ne rejaillissent pas sur l'honneur du Christ. Mais l'intention de Dieu, qui les inspire, est de manifester déjà le caractère de la mission du Sauveur. Il viendra pour tous les hommes, pour les païens aussi bien que pour les juifs ; il viendra surtout pour les pécheurs.

Mais surtout, entre ce passé et l'immédiat, entre ces pauvres aïeules de N.-S. et sa Mère, apparaît en vive lumière l'Immaculée, toujours Vierge et la très pure.

II. — *Sa Mère*

Car c'est bien ainsi que les Evangiles représentent Marie, Mère de Jésus. Pour nos frères dans la foi, elle est l'Immaculée. C'est toute la portée de la salutation de l'Archange et d'Elisabeth.

« Pleine de grâce ». Il n'y aurait pas plénitude, ni « la bonne mesure pressée, secouée et débordante » si, un instant seulement, cette pleine de grâce en avait été vide et même toute remplie de péché.

« Mère de mon Seigneur, bénie entre les femmes, et béni le fruit de ses entrailles » .Le rapprochement de ces deux bénédictions, de ces deux amours, de ces deux prédilections de Dieu sur l'enfant et sur la Mère nous dit qu'elles sont de même qualité et de même excellence. D'une autre origine, c'est vrai : en Jésus par nature, en Marie par privilège, mais c'est la même bénédiction qui exclut la malédiction qui pesait sur toute la race depuis le péché.

Vierge elle a conçu et Vierge elle a enfanté. Et Vierge elle est restée après sa maternité, fidèle à son vœu de n'appartenir qu'au Seigneur. « L'Esprit-Saint viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. » — « Elle mit au monde son Fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. » — Elle aurait renoncé à la maternité divine plutôt que de renoncer à son vœu de virginité : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais pas d'homme ? »

Elle est pour les évangiles la Très pure. Les ennemis de Jésus, qui ont été jusqu'à le traiter de démon, n'ont jamais jeté aucun soupçon sur sa vertu, malgré les scènes de la Samaritaine, de la femme adultère, de Madeleine la pécheresse. On peut faire la même remarque de la T. S. Vierge : jamais aucune insinuation contre sa vertu ni contre sa virginité.

Dans la suite, d'autres ont relevé que les évangiles appelaient Jésus son fils « premier-né », et nous parlaient de ses « frères ». Mais, comme le remarquait déjà S. Jérôme, le titre de « premier-né » se donne à l'enfant qui vient de naître, avant qu'on sache s'il aura des frères. Quant au mot de « frères de Jésus », nous savons assez dans quel sens il faut l'entendre dans le langage du temps et du lieu : on se disait « frères », dès là qu'on était cousins.

* *

Cette généalogie de l'évangile, les artistes d'autrefois l'ont représentée dans l'Arbre de Jessé. De Jessé, la souche se ramifie qui porte des rois couronnés et le sceptre à la main. A l'extrême pointe s'épanouit la radieuse figure de la Vierge ou l'image du Christ.

Le Christ est bien né de notre race ; il s'enracine jusqu'à Adam, dans cette nature humaine mise sur la terre aux premiers jours. Et cette nature a été souillée dès le commencement par le péché d'Adam. La souche a contaminé tous les rejetons qui sortent d'elle. Ces rois qui siègent sur ses branches peuvent porter des couronnes, ils ne sont pas moins découronnés de la grâce.

Mais vous avez vu, parfois, de ces vieilles souches qui semblaient mortes. Et voici, qu'un jour, on voit s'élancer une tige, svelte et jeune, toute verdoyante et pleine de sève, promise à devenir un grand arbre. On a envie de crier au miracle devant cette résurrection. Cette fois par un vrai miracle divin, de cet arbre de Jessé pourri par le péché une tige s'est élancée que n'avait pas atteint le mal ancestral. Elle a poussé droit et pleine de vie. Par elle et par le fruit qu'elle a donné, le vieil arbre a été régénéré et sauvé. C'est la Vierge immaculée, préservée par Dieu du péché originel, et qui a porté le fruit de vie. Elle nous semble d'autant plus belle, dans sa jeunesse et sa vigueur, qu'elle sort de ce tronc de bois mort. Elle lui appartient, puisqu'elle surgit de lui, et pourtant elle est toute autre puisqu'elle est débordante de vie.

L'Immaculée qui ouvre aujourd'hui les yeux à la lumière du monde n'est si belle, si lumineuse, si resplendissante, au-dessus de cette humanité pécheresse dont elle sort que parce qu'elle est l'œuvre de Dieu : **fecit mihi magna qui potens est :** ...« la bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa conception, a été, **par une grâce et un privilège spécial du Dieu tout-puissant...** préservée et exempte de toute tache du péché originel... » (« Ineffabilis Deus »).

II

SAINT NOM DE MARIE
(12 septembre)

Belle et Puissante

On aime et on choisit un nom à cause du chant de ses syllabes, pour les souvenirs qui s'y rattachent, parce qu'il est prometteur d'espérances. Les Anciens y voyaient un présage : **nomen, omen.** Pourquoi Anne et Joachim ont-ils donné à leur enfant ce nom de Marie promis à tant de gloire de la part du ciel et de la terre ? Sans doute cela restera-t-il toujours un secret. La sagacité des savants s'y est exercée, mais en vain. Le plus curieux a pu recenser jusqu'à 67 significations données au nom de Marie, sans pouvoir choisir sûrement la véritable (Bardenhewer).

Arrêtons-nous à celle qui semble refléter davantage les beautés et les grandeurs de ce privilège. Si le nom de Marie est d'origine hébraïque, ce qui est plus probable, il pourrait provenir d'une racine qui veut dire « **Magnifique** », c.-à-d. développée et robuste : pour les orientaux toute beauté est une beauté force.

I. — *Beauté*

Marie, la Magnifique, la toute-belle, puisqu'elle est l'Immaculée. « **Tota pulchra es...** »

Sans doute, physiquement déjà elle était toute belle, comme se sont essayés à la représenter les artistes. S. Augustin remarque : « Les représentations du Christ selon la chair varient à l'infini et peut-être l'idée qu'en forme notre esprit est-elle très éloignée de la réalité. Nous ne savons pas non plus quelle était la figure de la Vierge Marie »[1]. Mais elle devait être la Mère de Celui dont le Psalmiste a dit : « Tu es le plus beau des enfants des hommes ; la grâce est répandue sur tes lèvres », et dont l'artiste a fait le « **beau Dieu** » d'Amiens. Jésus, qui n'eut pas de père ici-bas, était le portrait vivant de sa Mère... Et cela suffit pour que nous l'imaginions belle entre toutes les jeunes filles de Nazareth...

Même si nous ne connaissons pas ses traits nous ne doutons pas qu'elle était toute belle, car le visage est le miroir de l'âme. Ses heureuses voyantes sont unanimes et Catherine Labouré, et la petite Bernadette, et les trois enfants de Fatima.

— « Et, dites, elle était jolie la Sainte Vierge ? » demandait pour la vingtième fois à Bernadette ce curé des environs de Lourdes. — « Oh ! oui, M. le Curé, bien plus jolie que vous ! »

Et si vous me dites : Celle que virent Catherine Labouré, et Bernadette, et les trois petits de Fatima, ce fut Marie transfigurée par la gloire ; il y avait sur elle un peu de ce soleil du Thabor au moment de la Transfiguration de Jésus. Je vous répondrai : la grâce est déjà la préparation de la gloire et elle aussi transfigure ceux qui la possèdent dans leur cœur. On a dit avec raison que la beauté est la splendeur de l'âme.

Comme le vice marque le visage, ou même seulement un mouvement de passion tel que la colère, la vertu ennoblit, transforme les traits. A-t-on assez répété que Voltaire et le Curé d'Ars avaient même **facies,** mais que le rictus de celui-là le faisait repoussant, tandis que la sainteté de celui-ci le rendait beau et attirant. Alors comment n'aurait-elle pas été belle et « la toute-belle », celle qui, par son privilège d'Immaculée est la pleine de grâce ? Nos mots se retrouvent tout naturellement pour exprimer cette double beauté et du visage et de l'âme. Elle est pleine de grâce, de la grâce sanctifiante, qui l'inonde dès le premier instant de son existence, et elle est pleine de grâce, parce que cette vie divine dont elle déborde la rend gracieuse à voir.

Et sa vraie beauté réside dans cette grâce sanctifiante, dont on n'aperçoit sur son visage que le reflet.

En cette Immaculée, point de souillure originelle, mais, dès la conception, l'envahissement de la grâce qui sanctifie et divinise ; point de ces passions que la faute héréditaire laisse derrière elle et dont l'explosion enlaidit et défigure ; point de ces fautes, même légères, qui diminuent la beauté première, mais au contraire une fidélité qui la rend toujours plus agréable à Dieu.

Elle est la **très pure** qui a voué à Dieu sa vertu et gardé ses yeux d'enfant pareils à un coin du ciel.

Elle est la **très prudente** qui s'étonne et se trouble aux compliments de l'ange.

Elle est la **modeste** et discrète dont les gens de son village diront en parlant de son fils, comme si on le connaissait à peine : sa Mère ne se nomme-t-elle pas Marie ?

Elle est la **toute serviable** qui spontanément se précipite à Aïn-Karim, à la nouvelle de la maternité tardive de sa cousine Elisabeth.

Elle est **courageuse** et pleine d'allant, partant en toute hâte par les sentiers de la montagne sans se laisser arrêter par les difficultés.

Elle est **gaie, joyeuse,** toute d'allégresse dans le Seigneur : « **et exultavit spiritus meus** ».

Elle est nourrie de la parole de Dieu ; elle est attachée à ses devoirs religieux, fidèle à son pèlerinage pascal à Jérusalem. Elle est **perpétuellement unie à Dieu,** vivant uniquement de la pensée de Jésus.

II. — *Force*

La Vierge forte, toujours parce qu'elle est l'Immaculée.

Chez la jeune fille, la beauté, qui n'est que physique, est souvent une faiblesse. En Marie Immaculée, sa vraie beauté est surtout intérieure. Et cette beauté-là est une force, une « **vertu** ».

Force qui se manifeste d'abord contre l'enfer. Avec l'Immaculée Dieu prend sa revanche complète sur Satan : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta race et la sienne et Elle t'écrasera la tête. » Et cette victoire lui restera désormais. Elle sera si puissante contre Satan, que par elle les hérésies seront vaincues, les ennemis de l'Eglise mis hors d'état de nuire, les masses païennes délivrées de son empire. « Elle est terrible à Satan comme une armée rangée en ordre de bataille ».

Il arrive à des chrétiens de sourire de ce chant à sa force, comme d'une pieuse hyperbole. Ne savons-nous pas par l'histoire que des hordes barbares et des armées régulières jusque-là invincibles ont reculé devant cette faiblesse apparente d'une Ste Geneviève et d'une Ste Jeanne d'Arc qu'armait la force de Dieu ? Que de fois l'Eglise n'a-t-elle pas reconnu officiellement, comme à Lépante, l'intervention et le triomphe manifestes de Marie sur les ennemis du nom chrétien !

Elle ne cesse de triompher du démon dans le cœur de ceux qui composent cette Eglise. L'histoire des convertis, des plus illustres et des plus anonymes, en rend témoignage. Combien de fois, par exemple, le démon a dû **in extremis,** lâcher une âme qu'il semblait tenir pour jamais dans ses

[1] *De Trinitate.* — VIII, 7, Migne, *P. L.*, XLII, 951-952.

serres, rien que par l'application de la Médaille miraculeuse.

La force et la puissance de l'Immaculée éclate aussi sur la terre, qu'elle a conquise à son amour. Nous regardons comme chose prodigieuse et inexplicable humainement qu'une humble enfant de Normandie, une jeune religieuse d'une vingtaine d'années, une Carmélite ignorée de son monastère même, ait conquis le monde dès sa mort au point d'être invoquée du jour au lendemain sous tous les cieux. Comment ne pas admirer davantage que se soit accompli à la lettre la prophétie de cette jeune fille de Nazareth, tout aussi ignorée de son entourage : « Voici que toutes les générations m'appelleront Bienheureuse » ?

Ne le voyons-nous pas en cette Année mariale. Les échos ne sont-ils pas arrivés à toutes les oreilles des cérémonies de l'ouverture de l'Année mariale à Rome et dans le monde, tout spécialement dans les Amériques, des pèlerinages à tous les sanctuaires et tout spécialement à Lourdes et à Sainte-Marie-Majeure, des Congrès comme ceux du Portugal, de Lyon, du Canada, des manifestations mondiales de piété et de charité qui ne cessent de se succéder parce que, il y a cent ans, un Pape a prononcé infailliblement que Marie était Immaculée ? Est-il personnage de l'histoire, en dehors de Notre-Seigneur, qui étende si loin et si profond son empire ?

Et cela n'exprime qu'un moment de la suite des temps. Mais sous nos yeux se dressent aussi les signes multipliés qu'il en fut toujours ainsi : non seulement nos cathédrales ou nos « Notre-Dame » — les deux mots sont parfois devenus synonymes — mais ces sanctuaires, chapelles, oratoires jaillis à l'infini sur notre sol...

La force de cette Immaculée, c'est avant tout sa puissance sur le cœur de Dieu même. On l'a nommée la « Toute-Puissance suppliante ». Il importe peu que ce soit par son intercession ou par le charme de sa beauté : c'est un fait qu'elle est toute-puissante sur le cœur de Dieu même.

Cela a commencé justement par le mystère de son Immaculée Conception. L'Ange qui vient de la saluer « pleine de grâce » et donc immaculée, ajoute qu' « elle n'a rien à craindre, car elle a trouvé grâce devant Dieu ». Et cela continuera pendant sa vie. Rappelez-vous Cana : l'heure n'est pas encore venue dans les desseins du Père que Jésus accomplisse des miracles. Et pourtant, parce qu'elle est intervenue, le miracle se fera.

Et cela durera toujours. « On n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à elle ait été abandonné ». Pourquoi ? Parce que Dieu l'exauce toujours : c'est à jamais qu'elle a trouvé grâce.

La force de l'Immaculée qui règne au ciel, sur la terre et dans les enfers ne le cède en rien à sa beauté. C'est dans toute son étendue qu'elle mérite ce nom de Marie ou de Magnifique : toute belle et toute-puissante.

* *

Le nom est un présage ; qu'il se réalise en tous ceux qui portent le nom de Marie : femmes ou hommes.

Qu'il leur vaille cette beauté morale, la vraie beauté : « Beaucoup de filles ont amassé des richesses ; toi tu les a toujours surpassées. Trompeur est le charme et vaine est la beauté ; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée ».

Et qu'il leur vaille aussi cette force que donne justement la vertu : force pour triompher du démon, pour agir sur leurs frères, pour mériter le secours de Dieu, à l'exemple de la Vierge Immaculée.

III

NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS
(15 septembre)

LES LARMES D'UNE MÈRE

Marie est la « toute-belle » : **tota pulchra es.** Mais la fête d'aujourd'hui met sous nos yeux une autre image, celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Nous avons peine à reconnaître son visage. L'Eglise elle-même lui applique les paroles de Job (XVI, 7) : « La douleur m'accable ; mon visage s'est enflé par mes pleurs et mes paupières se sont obscurcies. »

Pourtant, de cette vision de N.-D. des Douleurs revenons à la vision de Massabielle. C'est dans la lumière que projette sur le mystère des douleurs de Notre-Dame le mystère de son Immaculée Conception, qu'il nous sera donné de mieux saisir et **le poids** et **le prix** de ses douleurs.

I. — *Le poids de ses douleurs*

a) Marie a souffert dans son corps. Sans doute lui ont été épargnées les maladies et la décrépitude de l'âge et il ne semble pas que la brutalité des bourreaux, qui ne firent qu'une plaie du corps de son Fils, l'aient frappée de quelque coup sur la voie douloureuse pour l'écarter de son Jésus. Mais elle a connu, comme nous et comme son enfant, la fatigue, la lassitude du travail quotidien, le poids du jour et des longues marches ; si Jésus qui s'assied près du puits de Jacob à Sichar « était fatigué de la route », la Vierge en route vers Aïn-Karim pour visiter sa cousine, ou vers Bethléem avec Joseph pour le recensement, ou sur les chemins de l'exil, n'aurait pas éprouvé les mêmes fatigues ?

b) Elle a souffert plus encore dans son cœur. Aimer, c'est souffrir, dit l'expérience. Marie qui a aimé, a été torturée dans toutes ses affections, dans son amour maternel pour Jésus, dans son amour conjugal pour Joseph, dans son amour fraternel pour ceux de son village et de son pays.

Jésus a pleuré sur son peuple qui méconnut le temps de sa visite. Comment la Sainte Vierge n'aurait-elle pas partagé la même douleur, quand nous connaissons son amour pour Israël, la conscience profonde qu'elle avait des préférences et des miséricordes de Dieu pour son peuple ?

Grand fut son amour pour S. Joseph, amour véritable et tendre d'épouse, amour grandi encore de toute l'estime qu'elle avait de la sainteté de celui qui s'était uni à elle d'une union très chaste. Et elle dut voir, jour après jour, l'inquiétude torturer le cœur de celui qu'elle aimait, parce qu'il ne lui appartenait pas de dévoiler « le secret du Roi ». Et que de fois dans la suite, après que Dieu eut apaisé ce tourment de Joseph, ne souffrit-elle pas que sa vocation de Mère de Jésus, eût entraîné la destinée de son époux dans les mêmes épreuves : à Bethléem, en exil !

Et que dire des souffrances de son amour maternel pour Jésus ! Marie comprend, dès l'Annonciation, que son enfant est promis à la souffrance; elle l'entend affirmer par le vieillard Siméon manifestement inspiré de Dieu ; à tout instant, par exemple quand Jésus est perdu à Jérusalem ou quand elle sait les perfidies des pharisiens, elle peut redouter que « son heure » soit déjà venue.

Mais le martyre fut surtout dans son âme, âme de sainte et associée au mystère de notre rédemption. Siméon lui a prédit : « Quant à vous, un glaive transpercera votre âme ». Comme Jésus, elle aurait pu dire : « Mon âme est triste à en mourir », triste à cause de notre incompréhension et de notre insensibilité, à cause de l'inutilité pour beaucoup du sacrifice de son Jésus.

Et toutes ces douleurs de son corps, de son cœur, de son âme furent les douleurs d'une Immaculée, c.-à-d. d'un être plus délicat, plus sensible à la souffrance. Marie immaculée était une cible toute désignée aux traits de la souffrance. Grâce à ce privilège elle était faite pour vivre dans un univers de paix, d'équilibre, d'harmonie. Mais si, par amour et pour mieux ressembler à son Fils, elle acceptait et demandait d'être atteinte par les conséquences du péché. sa douleur était sans égale. Quelle transfixion de son âme, de constater que Satan régnait et continuerait à régner sur tant d'hommes pour lesquels son Jésus aurait versé en vain son sang !

II. — *Le prix de ses douleurs*

Ce qui fait le prix de ces douleurs de Marie, c'est qu'elles furent acceptées, voulues librement. par amour pour Dieu et par amour pour nous.

Pour nous, pour tous les hommes, bon gré mal gré, il faut souffrir. C'est la suite inéluctable du péché originel ; par le péché, la souffrance sous toutes ses formes est entrée dans le monde.

Mais un être immaculé se trouve normalement établi à l'abri des conséquences du péché, comme il est préservé du péché lui-même. Ainsi donc, si Marie est passée par les chemins de la souffrance et, sans doute aussi de la mort, c'est qu'elle s'y est librement engagée. S. Paul écrit de Jésus, « l'auteur et le consommateur de la foi », qu'au lieu de la joie qu'il avait devant lui, méprisant l'ignominie, il a souffert la croix (Heb., XII, 2). Isaïe avait déjà annoncé qu'il s'était offert par ce qu'il l'avait voulu (LIII, 7). Et nous chantons qu' « il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix » (Phil., II, 8).

Ainsi devons-nous penser de Marie Immaculée. Si elle est devenue N.-D. des Douleurs. c'est parce que librement elle s'est offerte à la douleur.

Et pourquoi cette offrande volontaire ? Mais par amour ! Car « il n'y a pas de plus grand témoignage d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ».

Marie a compris que les desseins de Dieu exigeaient la rédemption par la croix. Mère de Jésus et son associée elle ne s'est pas dérobée à son destin. Elle l'a accepté, elle s'y est livrée avec tout l'amour de son cœur pour Dieu, dont elle se reconnaissait la petite servante et dont elle voulait par-dessus tout la gloire. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, fût-ce au prix des plus inimaginables souffrances !

Elle a vu et compris que le salut de l'humanité était à cette condition : paix aux hommes de bonne volonté. Par amour pour nous comme par amour pour Dieu, elle a dit tout de suite son **fiat**, tout de suite, c.-à-d. avec amour, élan, générosité. Et ce **fiat**, elle l'a redit devant toutes ses douleurs, celles de sa vie et celles de la passion, parce que, unies à celles de Jésus, elles seraient la rançon de notre libération.

Voilà l'explication de la souffrance dans sa vie d'Immaculée. Nous pouvons nous demander : si la souffrance est la conséquence du péché, pourquoi l'existence de l'Immaculée fut-elle une telle souffrance que de faire d'elle la reine des martyrs ? La croix est un mystère, chantait Montfort, et d'abord la croix de Marie, la plus sainte des créatures et la seule immaculée, un mystère dont l'amour et l'amour uniquement nous livre le secret.

S. Paul écrivait à ses Corinthiens, qu'ils avaient été rachetés à prix, au prix fort faudrait-il dire dans notre langue moderne (I Cor., VI, 20). Et S. Pierre explique pourquoi : « Vous avez été affranchis de la vaine manière de vivre que vous teniez de vos pères, non par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'Agneau sans défaut et sans tache, le sang du Christ, qui a été désigné dès avant la création du monde et manifesté dans les derniers temps à cause de nous (I Pet., I, 18). Notre salut a coûté le sang d'un Dieu.

Il a coûté aussi les larmes de la Sainte Vierge. Elle aussi était la « sans défaut et sans tache », l'immaculée. Mais elle a voulu joindre ses douleurs à la passion de son Fils comme le comportaient la nature des choses et le plan de Dieu : accepter de devenir la Mère d'un enfant qu'on sait voué à d'indicibles souffrances pour le rachat de ses frères, c'est accepter d'être Mère des douleurs : une mère peut-elle voir un glaive plongé dans le cœur de son fils sans qu'il traverse d'abord son âme.

A cause de cela aussi, il faut dire que nous avons été rachetés à prix.

* *

La dernière manifestation de la Sainte Vierge au monde, reconnue authentique par l'Eglise, en la personne de tous les archevêques et évêques de Sicile — ils ont déclaré le 11 décembre 1953 que « l'on ne peut mettre en doute le fait de la lacrimination » — est une manifestation de Notre-Dame des douleurs. Durant trois jours et demi, dans une humble maison d'ouvriers, au nº 11 de la rue des Jardins, à Syracuse, un plâtre coloré du Cœur immaculé de Marie a pleuré, à la fin du mois d'août de l'année dernière (1953). Et comme le remarquait l'archevêque de Syracuse : « Ces larmes de la Madone ne sont pas des larmes d'allégresse, mais de tristesse ; elles sont un avertissement pour moi, pour mon clergé, pour vous tous d'améliorer notre vie et de nous remettre sur le bon chemin du devoir. » A la Salette, déjà, N.-D. avait pleuré, demandé la prière et l'esprit de sacrifice, en réparation du péché. Ne restons pas insensibles aux larmes d'une mère.

Faisons en sorte, par notre vie, que ces larmes de tristesse se changent en larmes d'allégresse.

IV

NOTRE-DAME DE LA MERCI
(24 septembre)

Rachetée et Corédemptrice

Le titre de Notre-Dame de la Merci signifie « N.-D. du Rachat », du rachat des captifs. En effet, la Vierge apparue à S. Pierre Nolasque, en la nuit du 1er au 2 août 1218, lui aurait demandé d'établir un Ordre religieux, qui aux trois vœux habituels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, joindrait celui de se constituer en servitude des musulmans en lieu et place des captifs chrétiens en danger d'apostasie. C'est pourquoi ces religieux, appelés justement les Mercédaires, la choisirent pour Patronne sous le nom de Notre-Dame de la Merci.

En définitive, N.-D. du rachat des captifs est N.-D. du rachat de la captivité du démon. Aussi l'Eglise prie-t-elle ainsi :

« O Dieu, qui pour délivrer les fidèles du Christ de la puissance des païens, avez, par la glorieuse Mère de votre Fils, enrichi votre Eglise d'une nouvelle Famille, accordez à l'auguste inspiratrice d'une si grande œuvre de *nous délivrer, par ses mérites et son intercession, de tout péché et de la servitude du démon.* »

Contemplons donc **celle qui fut rachetée par Jésus-Christ** et **celle qui nous rachète avec Jésus-Christ.**

I. — *Celle qui fut rachetée par Jésus-Christ*

N.-D. a été rachetée, mais d'une manière suréminente, par Jésus-Christ, l'unique Sauveur.

C'est l'enseignement formel de notre foi, que Jésus est le Sauveur de tous les hommes sans exception aucune, comme Adam est le naufrageur de toute la race par son péché :

« Comme par la faute d'un seul la condamnation est venue sur tous les hommes, ainsi par la justice d'un seul vient, à tous les hommes, la justification qui donne la vie. De même en effet, que par la désobéissance d'un seul homme, tous ont été constitués pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul, tous seront constitués justes » (Rom., V, 18-19).

Cette loi de l'universelle rédemption par le Christ s'applique à l'Immaculée elle-même ; son privilège unique a été accordé à Marie en vertu des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain.

Mais sauvée, elle l'est d'une façon insigne, hors pair, unique. « Par une grâce et un privilège spécial du Dieu tout-puissant », sa rédemption n'est pas celle qui libère du péché, mais qui préserve du péché.

Quand un homme arrête le bras d'un criminel qui va frapper un de ses amis, nous le tenons pour son sauveur. Quand le guide retient l'alpiniste qui va rouler dans l'abîme, il faut bien dire qu'il l'a sauvé et plus heureusement que la caravane de secours qui le ranimerait. Malgré l'imperfection de ces comparaisons, nous pouvons dire que Dieu a agi ainsi pour Marie dans l'ordre surnaturel. Comme tous les enfants d'Adam elle aurait dû encourir la tache héréditaire. Mais, au tout premier instant de sa vie, dès que Dieu crée son âme, anime son corps, Dieu préserve Marie d'être frappée par cette loi, en l'inondant de la grâce sanctifiante en vertu des mérites prévus de Jésus.

Immaculée, elle est aussi, comme nous, l'œuvre de la rédemption, mais d'une manière excellente. Nous sommes tous enfants du rachat ; elle est seule N.-D. du Rachat : le chef-d'œuvre de la rédemption. En elle, le Christ Sauveur fait éclater la souveraineté et la toute-puissance de la rédemption. La vertu du sang de Jésus peut non seulement purifier de la tache après notre naissance comme il arrive par le baptême, ou même avant la naissance par une sanctification miraculeuse comme il arriva pour Jean-Baptiste ; elle peut encore prémunir et sauvegarder. Car en Marie immaculée, la grâce rédemptrice ne répare pas, elle préserve ; elle ne guérit pas, elle sauvegarde ; elle ne restaure pas, elle édifie.

II. — *Celle qui nous rachète avec Jésus-Christ*

Notre-Dame du Rachat parce que rachetée par Jésus, elle mérite aussi ce titre parce que, **avec lui,** elle aide à nous racheter.

Après les papes, Benoît XV et Pie XI, nous appellerons volontiers Marie notre corédemptrice aux côtés de Jésus. Peu importe ici les divergences sur le sens exact et rigoureux à donner à ce titre ; Marie a rempli et au maximum le devoir qui s'impose à toute âme rachetée, et que Pie XII définissait ainsi : « Le Christ a confié à tous ceux qui déjà jouissent des divins bienfaits de la Rédemption, la charge de les partager avec leurs frères qui sont encore privés de cette joie céleste. »

Favorisée d'une façon insigne des bienfaits de la Rédemption, associée dans les plans de Dieu à l'œuvre du salut, invitée par Dieu à y prendre part, Marie s'y est employée avec un tel don total d'elle-même qu'elle mérite bien d'être celle qui nous rachète avec Jésus-Christ.

A l'Annonciation, il s'agissait de devenir la Mère de Celui qui sauverait le monde par ses souffrances, de ce Messie attendu dont Isaïe avait décrit la Passion, de ce Sauveur qui venait libérer son peuple non du joug des Romains mais de la servitude du péché : « Voici que vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus... » Et c'est à cela et pour cela qu'elle dit **Fiat,** c.-à-d. qu'elle s'engage à tout ce qu'entraînera pour elle de souffrances, de sacrifices, d'être la Mère du Sauveur.

Ce seul **fiat** dit déjà son intime participation à l'œuvre de la rédemption. Et c'est parce qu'elle a donné ce consentement qu'a été possible le déroulement de tous ces mystères qui aboutissent à notre salut par la croix.

Et dans le déroulement de ces mystères et leur aboutissement, elle a toujours une part active. « C'est elle qui l'a allaité, nourri, entretenu, élevé et sacrifié pour nous », écrit S. L.-M. de Montfort (Traité nº 18). Et cette pensée d'un saint est aussi celle du magistère ordinaire de l'Eglise. S. Pie X déclare : « ...Il n'est pas seulement à la louange de la Vierge qu'elle a fourni la matière de sa chair au Fils unique de Dieu, devant naître avec des membres humains (S. Bed. Ven. in Luc, XI) et qu'elle a ainsi préparé une victime pour le salut des hommes ; **sa mission fut encore de la garder, cette victime, de la nourrir et de la présenter au jour voulu, à l'autel** »[1].

Quand vint ce jour voulu, « on vit la Vierge debout auprès de la croix — c'est toujours Pie X qui parle — saisie sans doute par l'horreur du spectacle, heureuse pourtant de ce que son Fils s'immolait pour le salut du genre humain et, d'ailleurs, participant tellement à ses douleurs que de prendre sur elle les tourments qu'il endurait lui eût paru, si la chose eût été possible, infiniment préférable (S. Bon., I Sent., 48, ad litt. dub. 4) ».

Si tous les chrétiens qui travaillent à l'extension du règne du Christ méritent d'être ainsi les corédempteurs de leurs frères, après tout ce que la Sainte Vierge a fait pour notre salut, n'est-elle pas la corédemptrice par excellence, N.-D. de notre rachat ? Et sans réduire à cette supériorité son rôle de corédemptrice, c'est à ce titre au moins, plus que tout autre et vraiment comme un nom qui la désigne, qu'elle est bien Notre-Dame de la Merci.

S. Pie X concluait que « la conséquence de cette communauté de sentiments et de souffrances entre Marie et Jésus, c'est que Marie mérite très légitimement de devenir la réparatrice de l'humanité déchue ». Et après lui, Benoît XV écrivait que « Marie s'est unie au sacrifice de son

[1] Encycl. *Ad diem illum.*